

Docteur Alfred ABADIR

---

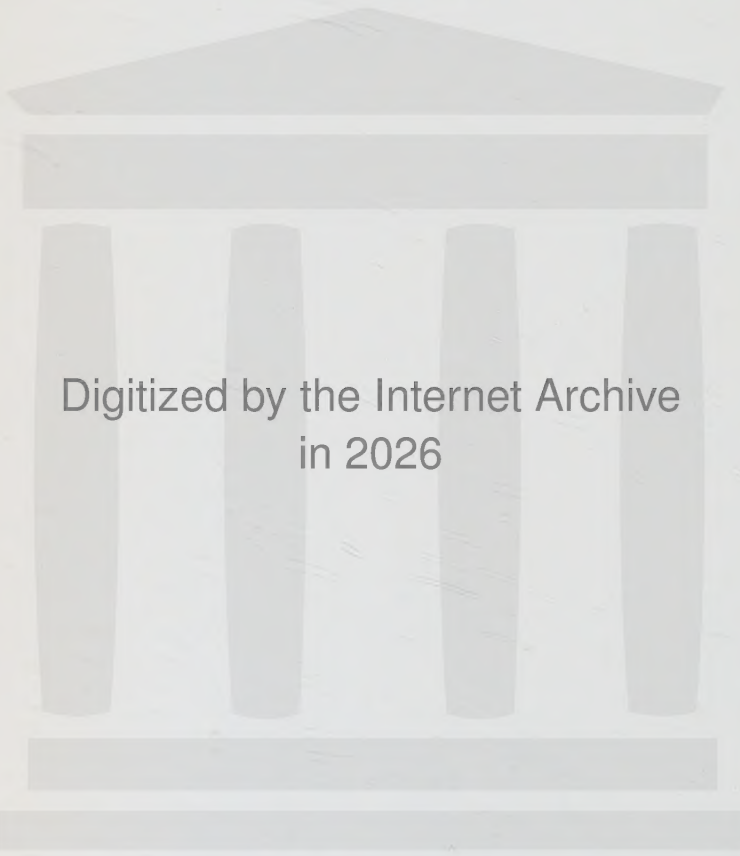
Sur quelques STIGMATISÉS  
ANCIENS et MODERNES  
ÉTUDE HISTORIQUE ET MÉDICALE



PARIS  
LIBRAIRIE M. LAC  
ÉDITEUR  
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI<sup>e</sup> Arr.)

---

1932



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA40152020\\_0051](https://archive.org/details/IA40152020_0051)

**LES STIGMATISES ANCIENS ET MODERNES**



Sur quelques STIGMATISÉS  
ANCIENS et MODERNES  
ÉTUDE HISTORIQUE ET MÉDICALE

PAR LE

Docteur Alfred ABADIR



PARIS

LIBRAIRIE M. LAC

ÉDITEUR

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI<sup>e</sup> Arr.)

—  
1932



A MES PARENTS

A MONSIEUR EDMOND WIETRICH

A MES AMIS

Le faible témoignage de ma  
reconnaissance.

78387



A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE  
*Professeur à la Faculté de Médecine de Paris*  
*Médecin à l'Hôpital de la Pitié*

Qui nous a fait l'honneur de bien  
vouloir accepter la présidence de  
notre thèse.

*A mes Maîtres de stage*

MM. BESANÇON.

LEJARS.

BABONNEIX.

BAUMGARTNER.

LESNE.

LOUIS RAMOND.

GUILLAIN.

TEISSIER.

TERRIEN.

LEGUEU.

SEBILEAU.

LE LORIER.

CLAUDE.

*A mes Maîtres d'Internat à Orléans*

MM. SIMONIN.

CHEVREAU.

MERCIER.

MARRE.

## LES STIGMATISES ANCIENS ET MODERNES

---

### Introduction

---

En abordant ce sujet si controversé aujourd'hui, j'ai conscience des nombreuses critiques auxquelles je m'expose. Le grand savant WIRCHOW, invité à étudier les stigmates de Louise LATEAU, ne s'était-il pas écrié *a priori* en 1874 : « Ou supercherie ou miracle ». Dès lors que viendrait faire dans une thèse médicale un sujet qui serait mieux placé dans un traité de prestidigitation ou dans un livre de théologie.

Cette étude, même présentée sous une forme historique, semble donc *a priori* dénuée de tout intérêt médical. Ceci serait vrai si comme le disait WIRCHOW, il s'agissait réellement ou de supercherie ou de miracle. Mais si, se dégageant de toute métaphysique et se débarrassant de toutes les conditions suspectes qui tendent à la présenter comme le résultat d'une fraude banale, on se tient uniquement aux faits contrôlés et à leur analyse exacte, cette question des stigmates apparaît au contraire comme un sujet singulièrement intéressant au point de vue psychiatrique.

S'AGIT-IL DE SUPERCHERIE ? — Certes, on ne peut pas nier qu'en cette matière, plus qu'en toute autre, il puisse y avoir des fraudes. Celles-ci sont quelquefois conscientes, souvent inconscientes. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler — comme nous le verrons d'ailleurs au cours de cette étude — que les phénomènes de stigmatisation se greffent de préférence sur un état constitutionnel spécial, rappelant en certains points le « pithiatisme ». Or, la supercherie et le mensonge chez les hystériques sont des faits bien connus. On peut alors supposer que quelques stigmatisés simulateurs, pour se rendre intéressants, se soient consciemment ou inconsciemment blessés et se soient astreints toute leur vie durant à reproduire par le truquage les mêmes plaies béantes à fin de les rendre quasi-permanentes. On peut supposer cela, surtout pour les cas anciens relatés dans l'histoire, et qui, par ce fait, se trouvent incontrôlables aujourd'hui. Cependant, même pour ceux-là, l'esprit le plus sceptique ne peut s'empêcher de penser qu'il est impossible que tous les médecins — et parmi ceux-là, il y en a d'éminents — qui ont été amenés à examiner les stigmatisés se soient constamment trompés ou laissés tromper.

Et, que penser des cas modernes ? Nous sommes à une heureuse époque où le scepticisme en matière médicale est de règle. Que penser de tous les médecins connus pour leur savoir et leur probité professionnelle qui ont examiné des malades tels que Thérèse Neu-

mann, de Konnersreuth, et qui ont été convaincus de la réalité pathologique de ces stigmates après en avoir douté? N'est-il pas plus conforme à la vérité de dire que, s'il y a des stigmatisés dont il ne faut pas tenir compte parce que les preuves de leur existence ne nous ont pas été apportées ou parce qu'elles ont été fournies par des témoignages que nous sommes en droit de considérer comme suspects, il y en a d'autres qui méritent de fixer notre attention.

S'AGIT-IL DE MIRACLES? — Pour l'Eglise Catholique, celle à laquelle ont appartenu la plupart des stigmatisés, il est entendu que ce sont des miracles, mais des miracles particuliers qui ne constituent pas un dogme: on peut ne pas y croire sans être considéré comme hérétiques.

Pour le docteur Imbert-Goubeyre, auteur croyant, il ne fait pas de doute qu'il s'agit de miracles. Il prend à partie le docteur Ferrand, le docteur Surbled, tous les deux catholiques pratiquants, le Père Coconnier, médecin et dominicain, et d'autres, qui ont manifesté leur scepticisme envers l'origine surnaturelle des stigmates. Or, voici comment s'exprime sur le docteur Imbert-Goubeyre, le professeur Augustin Gemelli, franciscain et médecin, directeur de l'Université Catholique de Milan, et peut-être la première autorité scientifique actuelle de l'Eglise :

«... Le docteur Imbert-Goubeyre, un médecin catholique qui a gaspillé beaucoup d'encre pour défendre la nature surnaturelle des stigmates, par des arguments que tous les écrivains plus récents ont tranquillement copiés, mais qui ont peu de valeur... »<sup>(1)</sup>

Pour le Père Gemelli, les stigmatisés en général ne sont que des hystériques, et ceux-ci ne sont pour lui que des menteurs par maladie psychique, qui s'arrangent pour simuler des phénomènes inexistants. Il conclut en disant :

« Saint François d'Assise doit être considéré comme étant le seul vrai stigmatisé, c'est-à-dire le seul cas que l'apologie doit discuter et dont elle peut démontrer avec certitude le caractère surnaturel » (p. 598).

En somme, le désaccord le plus complet règne dans le camp catholique au sujet de la nature surnaturelle des stigmates. Toutefois, tout le monde est d'accord pour dire que les stigmates apparaissent chez des sujets extraordinaires dont la vie psychique est intense et pour qui la vie de relation est reléguée au second plan.

D'ailleurs, ces phénomènes ne sont pas exclusifs aux croyants catholiques. Le docteur von Arnhard, que le docteur du Prel <sup>(2)</sup> dit avoir été très versé dans la littérature orientale, a parlé de fréquents stigmates

(1) Vita et Pensiero, Milan, octobre 1924, p. 589.

(2) La magie, Science naturelle, tome II, ch. V, paragraphe 8.

chez les ascètes musulmans qui se plongent dans l'étude de l'histoire de la vie de Mahomet; ils se rapportent à des blessures reçues par le Prophète au cours de ses batailles pour l'expansion de la Foi.

Les yoguis et ascètes brahmanistes sont capables de produire des phénomènes analogues aux stigmates des croyants.

Les stigmates se sont produits chez des personnes sincèrement croyantes, mais qui étaient loin d'être des modèles de vertu. Dans la vie de Saint Ignace de Loyola <sup>(3)</sup> il est question d'une jeune fille qui tombait en extase et portait au front, aux mains et aux pieds, les stigmates du Christ, pour lequel elle éprouvait un très vif amour. Seulement, cette malheureuse, comme il arrive assez souvent à ces malades, n'était pas une forteresse inexpugnable du côté de la vertu, et faisait à son céleste époux de fréquentes infidélités. Le contraste entre cette inconduite et la grâce dont elle semblait favorisée par Dieu était tellement évident, que Saint Ignace attribua les stigmates à l'œuvre du démon.

Laissons donc aux théologiens ces discussions sur la nature surnaturelle des stigmates; quant à nous, médecins, nous pouvons étudier objectivement les faits sans heurter certaines croyances religieuses et sans soulever des protestations qui seraient d'ailleurs

(3) *Vita altera S. Ignatii Loyolæ*, ap. Bolland, *Acta SS.*, 21 juillet, p. 167.

légitimes si des autorités scientifiques de l'Eglise comme le professeur Gemelli ne nous permettaient d'aborder ces phénomènes en écartant toute considération religieuse.

Nous savons aujourd'hui ce qu'il convient de penser de ces miracles. Nous savons que pour la plupart des stigmatisés, il s'agit de troubles pithiatiques qui surviennent et disparaissent par la suggestion ou l'auto-suggestion. Les troubles paralytiques présentés par les hystériques ne sont pas moins troublants ni moins mystérieux quant à leur pathogénie que les troubles de stigmatisation. Il n'y a pas loin, quoi qu'on en pense, des phénomènes tels que les hémorragies auriculaires périodiques qui ont été maintes fois signalés chez des hystériques notoires, et les phénomènes de stigmatisation consistant en pertes sanguines émises par des plaies béantes. De même qu'on ne peut pas parler de miracles chez l'un, peut-on chez l'autre invoquer une puissance surnaturelle ? L'analogie entre ces deux ordres de phénomènes est flagrante. La différence est uniquement une question de degré ou d'orientation de l'idée fixe chez ces malades. Tel hystérique aura de la surdité, du mutisme, tel autre des paralysies, des anesthésies, des œdèmes spontanés ou des états extatiques particuliers. Souvent même ces différents symptômes coexistent ou se succèdent chez le même malade. Quoi d'étonnant que d'autres malades voient se manifester en eux des

symptômes qui suivent le sens même où toutes leurs idées convergent, c'est-à-dire la forme qui se rapproche le plus de la « Passion du Christ ». Aujourd'hui, devant les progrès de la psychologie et de la psychiatrie, l'intervention du merveilleux tend de plus en plus à disparaître au profit de phénomènes psychiques plus ou moins pathologiques. On commence, en effet, à connaître la réaction, souvent considérable du psychisme sur le physique, décelable par d'innombrables phénomènes tels que l'ictère et l'arrêt des règles émotifs, la pollakiurie, la diarrhée, la dyspepsie nerveuses, l'impuissance des timides, etc.

Il est possible que la constatation des phénomènes psychiques, étudiée par les psychiatres enlève aux miracles traditionnels des différentes religions une partie de la valeur théologique qu'on leur attribuait, mais il est certain que leur étude contribuera à nous faire admettre l'authenticité historique des stigmatisations. Inversement, il n'est pas douteux que la connaissance de l'histoire des stigmatisés de jadis, non seulement contribue à nous faire admettre la réalité des cas contemporains mais nous est nécessaire pour bien étudier et comprendre ces derniers qui abondent aujourd'hui plus que jamais.

---



## Historique <sup>(1)</sup>

---

On sait que Saint François d'Assise, le sublime apôtre de l'amour universel et de la fraternité de tous les êtres, a été le premier chez lequel les stigmates du Christ ont été dûment constatés.

Dès lors, — et ceci prouve bien que les stigmates sont un effet de l'imagination et de la suggestion — les stigmatisés apparurent de tous côtés et ne disparurent plus. Par un esprit d'émulation et d'imitation, la stigmatisation se répandit rapidement dans les couvents. On ne désire point ce que l'on ignore; mais dès qu'un phénomène se manifeste chez un sujet, on trouve aussitôt un certain nombre de personnes également aptes à le provoquer. Souvenons-nous, à ce propos, de la quantité innombrable de médiums et d'hypnotiseurs qui succéda aux travaux de CHARCOT, à la Salpêtrière.

Toujours est-il qu'avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire soixante-quinze ans environ après la mort de

(1) Les faits et les récits qui vont suivre sont pour la plupart tirés du remarquable article paru dans la « *Revue Métapsychique* » (année 1930, n° 6, année 1931, n°° 1 et 2) et signé C. de Vesme.

Saint François d'Assise, on pouvait déjà compter une trentaine de cas; dont vingt-cinq chez des femmes, comme de juste. La plupart appartenaient à l'Ordre de Saint-Dominique. La liste la plus complète des cas connus jusqu'à notre temps nous est donnée par le Docteur IMBERT-GOUBEYRE dans son ouvrage sur la stigmatisation (2); elle comprend plus de 321 stigmatisés, dont seulement 47 hommes, un septième environ. 293 stigmatisés ont appartenu à des Ordres, Tiers-Ordres ou Congrégations.

Le chiffre indiqué par IMBERT-GOUBEYRE doit être considérablement réduit, en ce sens que cet auteur a considéré comme des stigmatisés ceux qui, dans l'hagiographie sont dits des « compatients » c'est-à-dire ceux qui éprouvent les douleurs de la Passion, sans que les marques en apparaissent toutefois sur leur corps. Par contre, IMBERT-GOUBEYRE a omis plusieurs noms. La plupart des anciens stigmatisés demeuraient ignorés, ou peu connus. Les auteurs qui, au cours de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, ont parlé d'une manière étendue de la stigmatisation, arrivaient avec peine à en enregistrer 35; on a découvert à présent au moins 115 cas tous antérieurs à cette époque et qui avaient échappé aux premiers auteurs s'étant spécialisés dans cette recherche. De nos jours, les journaux signalent, presque chaque année, quelques cas nou-

(2) 1908, tome I, p. 571 et xii.

veaux bien constatés pour la plupart, mais vite oubliés. Enfin, IMBERT-GOURBEYRE et les autres auteurs catholiques ne tiennent pas compte des stigmates considérés comme profanes ou diaboliques. Ils sont cependant fort nombreux.

Nous allons étudier les cas anciens avant d'arriver aux modernes ; et parmi eux, ne pouvant naturellement relater l'histoire de tous les stigmatisés, nous choisirons quelques-uns des plus typiques du point de vue qui nous préoccupe. Notons en passant que les circonstances qui semblent avoir occasionné l'apparition des stigmates sont sensiblement identiques chez la plupart des mystiques. Il importe toutefois de les rapporter en détails, car du point de vue psychologique, leur importance est considérable pour la compréhension de la genèse de ces troubles si particuliers.

### SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

En 1224, et précisément deux années avant sa mort, le saint, alors âgé de quarante-deux ans, sentant que sa fin était prochaine, déposa la direction de l'Ordre monastique qu'il avait fondé, entre les mains de Pierre de Catane et se retira de la vie cénobitique pour vivre en anachorète dans un endroit désert, le Mont Alverne, dans les Apennins, où rien ne pouvait le détourner de son incessante contemplation ascétique. Il

demanda un jour au Frère Léon, qui était avec lui, d'ouvrir l'Evangile pour que ses yeux puissent lire ce qu'il devait faire de plus agréable au Seigneur. Trois fois, le Frère ouvrit l'Evangile et trois fois il tomba sur le récit de la Passion du Christ (c'est-à-dire probablement, sur les pages auxquelles le Saint avait l'habitude d'ouvrir le plus souvent, le Livre Saint). Depuis ce jour, François s'absorba entièrement dans la contemplation des peines souffertes par le Rédempteur dans les derniers jours de sa vie.

Le jour de l'Exaltation de la Croix (le 14 sept.), tandis que l'ascète était plongé dans ses contemplations extatiques, il eut une vision que Thomas de Célane et saint Bonaventure, ses premiers biographes, relatent concordément ainsi : Le Saint aperçut une sorte de séraphin, éclatant de lumière, qui vola vers lui ; il avait six ailes et se tenait dans l'attitude d'un homme crucifié. Dieu lui apprit intérieurement ce que signifiait cette vision : « C'est que par l'embrasement de l'âme, il devait être transformé tout entier en une parfaite ressemblance avec Jésus crucifié ». Il n'y eut point de rayons lumineux, partant des plaies du crucifié pour aboutir aux parties correspondantes du corps du Saint ; ils sont dus à l'imagination des peintres qui représentèrent plus tard cette scène. Saint Bonaventure se borne à dire :

« La vision disparaissant lui laissa dans l'âme une ardeur séraphique, et lui marqua le corps d'une figure

conforme à celle du crucifix, comme si sa chair, semblable à de la cire amollie et fondue par le feu, avait reçu l'impression des caractères d'un cachet ; car aussitôt les marques des clous commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds, telles qu'il les avait vues dans l'image de l'Homme Dieu crucifié. Ses mains et ses pieds étaient percés de clous dans le milieu ; les têtes des clous, rondes et noires, étaient au dedans des mains et au-dessus des pieds ; les pointes qui étaient un peu longues et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair dont elles sortaient. Il avait aussi à son côté droit une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance, et souvent elle jetait un sang sacré qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins. »

Bonaventure n'était qu'un petit garçon lorsque François mourut ; sa description des stigmates n'était pas *de visu* ; il dit l'avoir empruntée à des disciples du Saint, témoins oculaires ; la chose lui fut d'autant plus aisée, que Bonaventure était devenu lui-même Général de l'Ordre franciscain. Mais la description de Thomas de Célane, compagnon et disciple de François, est assez conforme à celle de Bonaventure.

Le Saint souffrait beaucoup, à certains moments, de ces excroissances et des pertes de sang jaillissant de la plaie du côté ; il s'en trouvait surtout gêné aux pieds en marchant, ce qui l'obligeait d'aller à cheval dans ses déplacements. Mais il pouvait se servir de ses mains presque comme avant, et l'on ne vit jamais dans ses

plaies aucune apparence de gangrène ni de suppuration, durant les deux années qui se passèrent entre le jour de sa stigmatisation et celui de son décès.

L'humilité bien connue de François d'Assise ne lui permit pas de proclamer le « don céleste » qui l'avait distingué; elle ne put toutefois pas empêcher que l'entourage du Saint constatât le fait. Bonaventure raconte (ch. XIV) comment François fut enfin amené à dévoiler l'événement à ses intimes, en leur recommandant toutefois de ne pas le divulguer. Mais à sa mort, Frère Elie, son vicaire, devenu son successeur, écrivit aux Frères-Mineurs des différentes provinces pour leur annoncer le miracle; dans cette lettre, il parle lui aussi, non pas seulement de plaies, mais de clous.

A propos de ces stigmates particuliers, le Docteur Georges DUMAS, dans une étude <sup>(1)</sup> au cours de laquelle il ne met d'ailleurs pas en doute la réalité des stigmates de Saint François, écrit ceci:

« Rien n'est plus instructif sur ce point que de comparer la description de stigmates chez un auteur du Moyen Age et chez un médecin moderne. Tandis que Thomas de Célano décrit, d'après les témoignages contemporains, les têtes noires des clous qui perçaient les mains de Saint François et leurs pointes qui dépassaient de l'autre côté, le Docteur Warlomont constate chez Louise Lateau de petites plaies dorsales et palmaires qui

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1907 : « La Stigmatisation chez les Mystiques Chrétiens ».

reposent sur de légères indurations mobiles (Louise Lateau, par le Docteur Warlomont, p. 44, Paris 1875). C'est très vraisemblablement le même phénomène de part et d'autre, mais l'observateur impartial voit « de « légères indurations mobiles » là où les croyants voyaient avec une entière bonne foi des têtes et des pointes de clous. On a donc le droit de négliger quelques-unes des ressemblances merveilleuses et précises que les historiens des mystiques ont signalé dans les faits déjà si étranges de la stigmatisation ; mais à cette réserve près, on ne peut douter qu'ils aient vu les faits qu'ils rapportent et, à vrai dire, ce n'est pas de cette authenticité matérielle que la psychologie a jamais douté. »

Il paraît que parmi les témoins oculaires des stigmates de François on doit enregistrer le pape Alexandre IV. Bonaventure le lui entendit affirmer dans un de ses sermons. « A la mort de leur Père — ajoute Bonaventure — plus de cinquante Frères, la Vierge Claire et ses sœurs purent voir les stigmates sacrés ».

L'impression produite dans le monde chrétien par le « miracle » si nouveau, fut telle, que celui-ci fut canonisé deux ans seulement après son décès. Il y eut bien, par ci par là, des négateurs du prodige ; ils appartenaient à des ordres monastiques dont plusieurs membres voyaient avec jalousie le développement énorme qu'avaient pris, en quelques années à peine, les Frères Mineurs. Ces négateurs se fondaient plus spécialement sur ce qu'il paraissait y avoir d'irrespec-

tueux dans cette assimilation d'un mortel à Dieu. Cette réaction avait quelque raison d'être : On sait que Saint François avait été considéré par d'aucuns comme une réincarnation du Christ. Mais l'intervention successive des papes Grégoire IX, Nicolas III et Alexandre IV mit terme à ces rares oppositions.

### SAINTE VERONIQUE GUILIANI

L'histoire de Sainte Véronique Guiliani est un prototype des anciens stigmatisés. Elle offre successivement presque tous les éléments qui peuvent intéresser l'enquêteur de la réalité des faits eux-mêmes. Nous ne négligerons donc pas le récit enfantin donné par la Sainte même de la vision qui a précédé, et pour ainsi dire provoqué le phénomène, car ces détails présentent un intérêt incontestable au point de vue de la psychologie des mystiques.

Véronique Guiliani naquit en 1660 et entra à l'âge de dix-sept ans au monastère des Capucines de Cittadi-Castello, ville située aux limites de l'Ombrie et de la Toscane et faisant alors partie des états de l'Eglise. A l'âge de trente-trois ans, sur ses prières, elle reçut la couronne d'épines qui formait autour de son front un cercle rouge bosselé, avec taches violettes ayant la forme d'épines. Ce premier stigmatte lui causait de graves douleurs. Il fut examiné par Florida Cévoli, ab-

besse du couvent, et dont le procès de canonisation est actuellement en cours.

L'évêque du diocèse, Mgr Eustachi, informé du fait, livra la patiente aux médecins, qui employèrent toutes sortes de pommades, vésicatoires et emplâtres, sans parvenir à la guérir. Ils finirent par déclarer que l'état de Véronique était surnaturel (1).

Moins de deux ans après, le jour de Noël 1696, sœur Véronique reçoit le stigmaté à l'endroit du cœur. Dans un récit adressé à son confesseur, elle raconte qu'elle avait eu la vision de l'Enfant Jésus tenant à la main un bâton d'or au bout duquel semblait brûler une flamme, tandis qu'à l'autre bout il y avait une pointe de lance... « Je sentis que l'enfant me transperçait le cœur de part en part ». Revenant à elle, la religieuse sentit qu'elle avait à l'endroit du cœur une plaie ouverte ; y ayant approché un mouchoir, elle le retira taché de sang et éprouva une vive douleur.

Le Vendredi Saint, 5 avril 1697, Véronique reçoit les cinq plaies. Voici les parties principales du récit singulier qu'elle donna de l'événement dans son journal :

« Cette nuit, pendant que j'étais en méditation, le Seigneur ressuscité m'est apparu avec sa Mère et les Saints, comme cela m'était arrivé souvent déjà. Il m'a

(1) Les détails des manipulations pratiquées par les savants d'alors peuvent être lus dans la vie de la Sainte, par SALVATORI, livre II, chapitre II.

ordonné de me confesser. Je l'ai fait... A peine avais-je commencé, que je fus obligée de m'arrêter par la violence de la douleur que je ressentais, en pensant aux outrages dont je m'étais rendue coupable envers Dieu. Notre Seigneur dit donc à mon ange gardien de continuer pour moi. Il obéit, en posant sa main sur ma tête... »

En revenant à elle, Véronique prenant le crucifix, le pressa contre son cœur, baisant avec amour les plaies de Notre-Seigneur, et demandant à partager les douleurs qu'il avait souffertes en chacune d'elles.

Son cœur battait avec une violence extraordinaire. C'est ainsi qu'elle tomba dans une deuxième extase, au cours de laquelle Jésus lui apparut de nouveau. Trois fois il lui demanda ce qu'elle désirait, trois fois elle répondit que c'était d'être crucifié avec lui. Elle crut voir alors cinq rayons brillants sortir des cinq plaies du Seigneur et se diriger vers elle. Dans ces rayons elle apercevait de petites flammes. Quatre de celles-ci étaient des clous, la cinquième était la lance. Les mains, les pieds, le côté de la visionnaire furent transpercés; en sortant de son extase, Véronique avait dans ces parties de son corps les plaies tant désirées.

Inutile de faire remarquer combien ces récits contribuent à expliquer le mécanisme psychologique du phénomène. Un violent désir, une concentration extatique, localisée aux « points d'élection » sont nécessaires à la production des stigmates.

Le bruit de ces nouvelles stigmatisations parvint aux oreilles de la Sainte Inquisition, qui chargea Mgr Eustachi d'une enquête sévère. L'évêque, qui paraît avoir été un homme énergique, n'y alla pas de main-morte. Comme il s'agissait d'abord de connaître si cette Sœur Véronique ne frayait pas avec le diable, il songea à mettre à l'épreuve son humilité, sa patience, sa soumission. Dans ce but, il ne trouva rien de mieux à faire que d'employer les manières fortes. Il la traita de sorcière, d'excommuniée, lui ôta la charge de maîtresse des novices, l'interdit, la menaça de la faire brûler au milieu du monastère, criant, tempêtant, trépignant, de telle sorte que, du parloir on l'entendait jusque dans les cloîtres du couvent. Il la fit enfermer dans une des chambres de l'infirmerie, lui défendit d'écrire, d'aller au parloir, d'assister au chœur et à la messe, exceptés les jours de fête, et encore était-elle obligée alors de se tenir debout à la porte comme une excommuniée, accompagnée seulement d'une sœur converse qui avait ordre de la traiter durement comme une hypocrite et une magicienne et de ne pas la laisser parler aux autres sœurs.

L'évêque chargea en même temps plusieurs médecins de guérir les stigmates de la sœur. Après lui avoir lié les mains, on les enfermait dans des gants que l'on scellait ensuite. Ces essais durèrent jusque bien avant dans le mois d'octobre. Les plaies, au lieu de guérir, devinrent plus larges encore.

Pour Véronique, elle ne se démentit pas un instant, restant toujours humble, résignée et laissant faire. Enfin l'Inquisition, sur les rapports de l'évêque, se déclara satisfaite et on laissa la religieuse au repos.

La Sainte demanda plusieurs fois au Seigneur de faire disparaître les signes extérieurs des stigmates, en ne lui gardant que les souffrances. Elle crut recevoir cette révélation : qu'elle obtiendrait cette faveur au bout de trois ans seulement. Le 5 avril 1700, les stigmates disparurent en effet, à la même heure où ils avaient été imprimés, ne laissant qu'une simple tache rouge sans cicatrice. Mais les stigmates se renouvelèrent à Véronique plusieurs fois, ce qui permit de pousser plus loin encore les constatations et de pénétrer même sur le terrain plus sûr de l'expérimentation.

*Les expériences du Père Crivelli avec le même sujet.* — En 1714, l'évêque Eustachi imagina de faire venir de Florence, le Père Crivelli, jésuite de savoir et de renom. Il le mit au courant des faits antérieurs, puis, après avoir éloigné le confesseur ordinaire du couvent, il nomma le jésuite confesseur extraordinaire, lui ordonnant de rester deux mois pour éprouver Véronique.

Le père Crivelli la fit venir un matin au confessionnal et lui commanda aussitôt de se mettre en prière et de demander à Dieu de lui faire connaître ce que lui, son confesseur, lui ordonnerait mentalement.

Véronique se mit en prière. Pendant ce temps Crivelli lui adressa au fond de son âme, et sans que le moindre mouvement extérieur pût trahir sa pensée, les cinq commandements suivants :

1° Que la plaie de côté, qui était alors fermée, s'ouvrit à nouveau et saignât comme celle des mains et des pieds.

2° Qu'elle restât ainsi ouverte aussi longtemps qu'il le désirât.

3° Qu'elle se refermât dès qu'il l'ordonnerait, et cela en présence de tous ceux qu'il lui plairait d'amener.

4° Qu'elle souffrît devant lui d'une manière visible, quand il le jugerait à propos, toutes les douleurs de la Passion.

5° Qu'après avoir souffert le crucifiement, étendue sur son lit, elle le souffrît encore debout et en l'air, suivant qu'il lui serait ordonné, devant lui et tout autre qu'il s'adjoindrait.

Après avoir formulé intérieurement ces ordres, il la laissa quelque temps en prière et lui demanda ensuite si le Seigneur l'avait exaucée. Elle dut répondre : non. — Remettez-vous à prier, lui dit le confesseur. — Elle le fit et interrogée à nouveau, elle répéta au Père, mot par mot, les cinq commandements.

Au bout de quelques jours, Crivelli revint au couvent et lui ordonna d'exécuter son premier ordre : C'était que la plaie du côté s'ouvrit, et ceci devait arriver pendant qu'il dirait la messe, Véronique y assistant.

« En célébrant la Sainte Messe — dit le Père Crivelli — je demandais instamment à Dieu d'opérer ce prodige pour sa plus grande gloire ». Après la cérémonie, il appela la sœur au confessionnal et lui demanda si sa plaie s'était ouverte. Elle répondit affirmativement. — « Ce n'est pas assez, répondit-il, mettez un linge blanc sur la plaie et donne-le moi ensuite. Véronique obéit et rendit le linge tout mouillé d'un sang frais.

Le Jésuite passa au second commandement et défendit que la plaie se fermât avant qu'il l'eût permis.

Il adressa à l'évêque un rapport sur ce qui s'était passé et lui remit le linge sanglant. Obligé d'aller à Florence, il y resta vingt-deux jours. De retour au couvent, il demanda à Véronique si la blessure était encore ouverte ; sur sa réponse affirmative, il en informa l'évêque.

Le prélat se présenta avec le confesseur à la grille du chœur; on amène la stigmatisée. Le Père Crivelli lui tend des ciseaux et lui ordonne de couper sa robe au-dessus de la plaie du cœur. Elle obéit et l'évêque constata, ainsi que le Père, que la blessure était ouverte et sanglante. Le confesseur ordonna que la plaie se fermât alors à l'instant même; les deux témoins virent la plaie se fermer, sans aucune trace de cicatrice.

Le Père Capellati avait, neuf ans auparavant, fait le même essai avec le même résultat. La dernière expérience fut faite par le Père Guelfi, le 19 avril 1726,

un an environ avant la mort de la Sainte. Les dépositions de ces différents témoins, faites sous serments, font partie des actes de canonisation <sup>(1)</sup>.

Nous voyons que ce cas de Sainte Véronique présente un intérêt considérable, non seulement à cause des observations précises que nous avons relatées, mais surtout à cause de l'expérimentation pratiquée par les Pères Guelfi et Capellati.

### LA BIENHEUREUSE LUCIE DE NARNI

Lucie de Narni était née, elle aussi, comme Sainte Véronique, dans cette Ombrie où l'exemple radieux de Saint François a exercé manifestement, à ce point de vue, une vive influence. Elle appartenait à une famille noble du pays et entra à Viterbe dans un couvent de l'Ordre de Saint-Dominique. Le 24 février 1496, lorsqu'elle était âgée de vingt ans à peine, elle se trouvait un jour au chœur, quand elle tomba en extase ; les religieuses qui étaient avec elle purent alors se rendre compte par ses attitudes successives qu'elle éprouvait les douleurs de la Passion. Lorsqu'elle fut de retour dans sa cellule, l'une des sœur s'aperçut par hasard

(1) La déposition du père Crivelli, confirmée par l'évêque Eustachi, et celle du père Guelfi, sont intégralement relatées dans la Vie de Sainte Véronique Guiliani, écrite par le prêtre SALVATORI (Rome 1803). Les actes de la canonisation comprenant plusieurs volumes in-folio, se rapportent à deux enquêtes successives de la Congrégation des Rites : 1727-1735 et 1745-1750. Véronique Guiliani ne fut définitivement canonisée qu'en 1839.

que Lucie avait dans la paume d'une de ses mains une tumeur livide comme une plaie. Mais ce n'est que plus tard, dans la semaine de la Passion, que les cinq stigmates, jusque-là douloureux mais invisibles, devinrent apparents et commencèrent à jeter du sang en abondance.

Le bruit du miracle s'étant répandu dans la ville et les alentours, l'évêque de Narni vint visiter sœur Lucie, qui lui avoua qu'elle avait supplié Notre-Seigneur de lui faire partager les douleurs de la Passion et que, malgré son indignité, elle avait été exaucée. L'évêque la traita fort durement; il fit laver en sa présence toutes les plaies avec du vin chaud et défendit aux religieuses d'y toucher, ou d'essayer de les guérir. Mais quelques jours après, il dut constater que les plaies donnaient toujours beaucoup de sang et causaient à Lucie de grandes douleurs, qu'elles restaient toujours fraîches et sans suppuration (ce qui était regardé comme une chose anormale et partant, un indice de leur origine divine), et que les mercredis et vendredis seulement elles saignaient avec plus d'abondance. Alors il permit enfin de les lier et d'employer quelques remèdes, qui n'empêchèrent d'ailleurs pas les hémorragies et les douleurs de continuer.

Beaucoup de personnes, même dans l'entourage de Sœur Lucie, doutant toutefois de l'authenticité de ces stigmates, une nouvelle enquête s'imposait. Le Père Dominique de Gargnano, grand Inquisiteur du Saint

Office, nomma donc une commission, présidée par lui-même, et composée de l'évêque de Narni, de l'évêque de Castro, de quelques magistrats de Viterbe, de plusieurs chanoines et du médecin Alexandre Gentili. L'inquisiteur examina attentivement les plaies, les toucha et les fit toucher aux assistants; et comme depuis plus d'un an ces plaies s'étaient conservées fraîches et sans corruption, les examinateurs jugèrent qu'il n'y avait aucune fraude, que la cause en était surnaturelle; de quoi on dressa un procès notarié. L'inquisiteur voulut revoir Lucie le lendemain, assisté du vicaire général, de l'évêque de Narni et d'autres personnages; là, en leur présence, il l'interrogea sur la manière dont elle avait reçu les stigmates. Un acte notarié de cette seconde visite fut également dressé.

Mais l'on était à une époque de scepticisme : en Italie, la libre pensée de la Renaissance; en Allemagne, l'esprit théologique de la Réforme naissante. Alexandre VI — le fameux Borgia — étant alors souverain Pontife et ayant entendu parler du miracle, se décida à envoyer à Viterbe son médecin, Bernard de Recanati, très réputé par sa science, en même temps qu'un évêque franciscain et le Père maître du Sacré-Palais. Les plaies stigmatiques furent examinées et lavées; on posa des gants scellés aux extrémités, et au bout de huit jours les sceaux étant brisés, on les retrouva intactes et sans aucun signe de corruption et de putridité; bien plus, elles exhalaient une odeur agréable,

d'où les examinateurs jugèrent que c'était bien l'œuvre de Dieu et non des hommes. Ils revinrent à Rome pour attester au Pape la vérité du prodige. Le procès-verbal de cette visite nous a été conservé; il est de 1497.

Aussitôt que le Pape eut reçu le rapport de son médecin, il voulut voir lui-même Lucie. Par un « bref » du 18 janvier 1498, il enjoignit aux magistrats de Viterbe de la laisser venir à Rome. Alexandre VI, entouré des cardinaux, examina les stigmates, traita honorablement Lucie, et puis la renvoya à son couvent.

Le duc de Ferrare était alors Hercule I<sup>er</sup> d'Este, protecteur des lettres, un prince dont l'Histoire a gardé le meilleur souvenir. Ayant pris en grande estime la vierge de Narni, il obtint d'Alexandre VI, son oncle, qu'elle fût transportée à Ferrare dans une autre maison de l'Ordre, à l'effet de la soumettre à de nouveaux examens. Il fit bâtir un beau monastère, sous le vocable de Sainte-Catherine de Sienne, que Lucie considérait comme sa patronne; la mystique de Narni en fut élue prieure. Par un « bref » du 29 mai 1501, le Pape accorda à la maison divers privilèges, entre autres celui qui permettait à la prieure d'avoir un parloir pour s'entretenir avec les personnes désirant la connaître ou la fréquenter.

Le 4 mars 1500, dans un acte public, Hercule I<sup>er</sup> avait attesté l'authenticité des stigmates. Le 23 janvier 1501, ayant appris que des doutes sur ce miracle avaient

surgi en Bavière, le bon Duc écrivit aux consuls de Nuremberg affirmant qu'il avait vu et touché les stigmates de la Sainte, qu'il les avait fait examiner par les hommes de l'art et nombre d'autres personnes. Trois jours après, Marie d'Este, évêque d'Adria, donne une attestation en faveur du miracle ; il dépose qu'il a vu les stigmates en présence du duc de Ferrare, de ce duc — dit-il — qui ne fait rien témérairement, et dont il est difficile de tromper la haute raison. Quelques mois plus tard, le 24 juillet, autre déclaration du cardinal d'Este. En même temps, procès-verbal de quatre médecins de Ferrare, attestant le caractère authentique de la stigmatisation.

Au mois de mars 1502, nouvelle enquête de Bernard de Recanati, devenu évêque de Venouse — la patrie d'Horace — assisté de deux autres évêques. L'évêque médecin décrit exactement les stigmates, affirme qu'il s'en exhale une odeur agréable, qu'il n'y a pas de fraude dans l'espèce et que le fait est surnaturel.

Lucie de Narni avait gardé les stigmates visibles pendant sept ans ; il paraît que, pour échapper aux honneurs qui l'entouraient, elle supplia le Seigneur de les rendre invisibles, ne demandant qu'à garder les douleurs, avec le stigmatte de côté qui était caché, et que ces vœux furent exaucés. Les stigmates des mains et des pieds disparurent.

Deux ans après, le 24 janvier 1505, le duc Hercu-

le I<sup>er</sup> mourut. Son successeur Alphonse I<sup>er</sup> était en somme un assez bon prince, mais peu porté à la dévotion. Il avait épousé la fameuse Lucrèce Borgia, fille du Pape et sœur de César, l'exécrable duc du Valentinois. Quelques années après, Renée de France trouvait à cette cour un terrain favorable à sa propagande calviniste. Aussi, dès la disparition de l'auguste protecteur de Lucie, une sorte de mutinerie éclata parmi les religieuses du couvent de Sainte-Catherine. La plupart de ces sœurs étaient terriblement jalouses des distinctions et privilèges dont leur prieure était l'objet, et non moins irritées de la stricte discipline qu'elle leur imposait. Ces animosités étaient-elles en partie justifiées ? C'est bien possible ; nous savons aujourd'hui que le fait d'être une mystique stigmatisée comporte des éléments psychologiques et pathologiques qui peuvent parfaitement s'accorder avec d'assez graves défauts de caractère ; mais on conçoit ce que peut être une meute de saintes filles déchaînées contre leur mère, supérieure. Comme les stigmates constituaient un miracle, impliquant en quelque sorte l'approbation de Dieu, il fallait contester d'abord l'authenticité des stigmates de Lucie, et on la contesta. Quelques sœurs déclarèrent avoir aperçu à travers le trou de la serrure qu'elle se faisait les plaies sur le corps avec un canif et y versait de l'eau forte pour simuler les stigmates. En quoi il pouvait y avoir une apparence de vérité.

Il est très difficile en effet qu'une stigmatisée ne soit jamais amenée, au cours de plusieurs années, à examiner ses plaies, à les nettoyer avec un objet quelconque et de l'eau que l'on peut s'imaginer « forte », c'est-à-dire de l'acide nitrique. L'autorité ecclésiastique dut cependant intervenir, prendre des mesures, et non seulement supprimer les privilèges de la Mère Lucie, mais remplacer celle-ci par une autre religieuse à la direction du couvent. Lucie se trouva en butte à des humiliations et des tristesses qu'elle supporta d'ailleurs avec résignation et qui se prolongèrent durant une trentaine d'années. Elle tombait souvent en des extases très longues, durant de quinze à vingt heures environ. Elle mourut le 15 novembre 1544, à l'âge de 68 ans. Sa plaie de côté fut trouvée ouverte et baignée de sang.

L'Eglise n'a pas hésité à introduire le procès de canonisation de Lucie de Narni ; elle a été proclamée « Bienheureuse ».

Aujourd'hui que l'on connaît mieux la réalité et la nature des stigmates, il ne peut y avoir aucun doute sérieux que c'étaient bien le Pape, le duc de Ferrare, les cardinaux, évêques et autres prélats, le Grand Inquisiteur et surtout les six ou sept médecins enquêteurs qui avaient raison et non les dévotes cancanières qui espionnaient leur Mère par le trou de la serrure.

## Les stigmatisés du XIX<sup>e</sup> siècle

Les quelques exemples que nous venons de citer, peuvent suffire à démontrer combien se trompent ceux qui supposent que la réalité des stigmates était jadis admise très légèrement par le monde et par l'Eglise. On a pu voir enfin qu'il y a bien eu des témoins oculaires de la formation et disparition des stigmates et des épanchements de sang.

Quelle que puisse être la confiance que nous inspirent les attestations concernant les stigmatisés des siècles passés, il est tout naturel qu'elle se trouverait un peu ébranlée si le phénomène dont il s'agit ne se réalisait plus de nos jours et s'il n'avait pu être étudié et attesté par des hommes de science contemporains.

Parmi les stigmatisés du XIX<sup>e</sup> siècle, les plus célèbres sont probablement ceux du groupe formé par Catherine Emmerich et par les « stigmatisées du Tyrol » : Marie-Dominique Lazzari, Marie de Moerel (tous cités dans l'ouvrage d'IMBERT-GOURBEYRE sur la stigmatisation, t. I, Ch. XXXVI). Dans ce groupe des stigmatisées du Tyrol, nous nous occuperons seulement de Catherine Emmerich.

## CATHERINE EMMERICH

Née en 1774, dans un village du diocèse de Munster (Westphalie), elle fut extraordinairement précoce comme visionnaire. Nous ne nous étendrons pas sur l'histoire naïve de toutes ces visions qu'on pourrait lire ailleurs. Notons seulement qu'en août 1812, à l'âge de 38 ans, comme elle priait Dieu de lui imprimer sa croix dans le cœur, elle vit Jésus faire sur son corps le signe d'une croix. A partir de ce moment elle eut sur la poitrine une croix qui rendit du sang tous les mercredis. Sa stigmatisation fut achevée dans les derniers jours de 1812. Le 29 décembre, en extase, elle eut la vision de Jésus-Christ crucifié. A cette vue, son désir de souffrir avec lui devint extrême. Aussitôt elle eut les plaies désirées. Depuis lors, Catherine s'alita jusqu'à sa mort, qui survint dix ans après, en février 1824.

Quant à la réalité de la stigmatisation, elle paraît avoir été fort bien constatée. Le 22 mars 1813, le Docteur WISENER soumit Catherine à un examen; contre son attente, il se convainquit de la vérité du fait, dressa un procès-verbal de ce qu'il avait vu, devint son médecin, son ami et resta tel jusqu'à sa mort.

Le 28 mars, l'Autorité ecclésiastique envoya de Munster une commission d'enquête présidée par le vicaire général Droste de Vircherling, qui devint plus tard archevêque de Cologne. L'enquête dura cinq grands mois pendant lesquels le président vint qua-

tre fois à Dulmen; en même temps que le Révérend Overberg, doyen du chapitre de la cathédrale. Catherine fut enfin soumise, pendant dix jours, à la surveillance continuelle de vingt bourgeois de la ville. La vérité de sa stigmatisation fut ainsi constatée. Le conseiller médical Druffel, présent à cette enquête, comme médecin, ne cessa jamais de vénérer la stigmatisée. En 1814, il donna dans le *Journal de Médecine* de Salzbourg une relation détaillée des phénomènes qu'il avait observés.

Le Comte Garnier, étant en 1813 commissaire général du royaume de Westphalie, vint de Munster le 4 avril, pour voir Catherine Emmerich. Bien que personnellement convaincu par ce qu'il avait constaté de visu, il envoya huit chirurgiens et médecins de l'armée pour visiter la voyante, avec ordre d'employer toutes les ressources de l'art pour cicatriser les plaies. Mais celles-ci se reformaient tous les vendredis.

## Les stigmatisés d'aujourd'hui

### 1° LE PERE PIE DE PIETRELCINA

Beaucoup de bruit a été fait autour du Père Pie — le Padre Pio — entre 1917 et 1927; son histoire est même plus spécialement intéressante au point de vue

des polémiques, souvent scandaleuses, que soulève de nos jours, l'apparition de ces thaumaturges, et qui explique pourquoi l'Eglise ne les voit généralement pas de très bon œil.

Son vrai nom est François Forgione. Il naquit de pauvres paysans à Pietrelcina (Bénévent) en 1887. Très religieux, il entra dans l'ordre des capucins, prenant le nom de Pie. On était obligé de le renvoyer de temps en temps à son pays natal à cause de sa santé, minée par des maladies d'une nature obscure, localisée aux intestins. En 1917, il fut réformé par les autorités militaires, après examen radioscopique, pour tuberculose pulmonaire. Il tombait d'ailleurs fréquemment en des états d'absence pendant qu'il célébrait la messe. Il n'est cependant pas prouvé qu'il fut sujet à des accès d'épilepsie.

Ses supérieurs décidèrent de l'envoyer au couvent de San Giovanni Rotondo, localité connue par sa salubrité. Il était là depuis plusieurs mois, lorsque, le 17 septembre 1918, il reçut les stigmates, dont il ne parla cependant pas. Depuis lors, il porta d'ailleurs toujours des mitaines. Mais trois jours après, comme il célébrait la messe, il tomba tout à coup à la renverse ; ceux qui le relevèrent et le couchèrent remarquèrent alors que ses mains et ses pieds étaient percés de plaies sanglantes ; au côté gauche on voyait une blessure telle que pourrait faire une arme tranchante.

Le Père Provincial fit appel au Docteur Louis ROMANELLI, de Barletta, qui, après un examen plusieurs fois renouvelé, rédigea une description minutieuse des plaies; il terminait en disant (1) :

« J'ai visité cinq fois le Père Pie en quinze mois et j'ai constaté des modifications dans ses plaies, je n'ai toutefois pas trouvé une note clinique m'autorisant à en déterminer la nature. »

Le Docteur Ange-Marie MERLA, ancien maire socialiste de San Giovanni Rotondo, et qui ne met jamais pied à l'église, soigna le Père Pie durant des années et déclara que ses plaies sont réellement, à son avis, de nature supernormale (*ibidem*, p. 130).

On fit alors venir le Docteur Amico BIGNAMI, professeur à l'Université de Rome, célèbre par ses travaux sur la malaria, qui ne s'arrêta d'ailleurs que deux heures à San Giovanni. Il déclara que le Père Pie était sain, nullement tuberculeux, parfaitement normal dans son système nerveux et dans son appareil circulatoire; qu'il ne s'agissait pas d'un simulateur ou d'un sujet psychopatique, que l'attitude du Père lui avait fait une excellente impression. Il constata l'existence des lésions aux mains et aux pieds, mais jugea que les blessures aux pieds n'étaient pas profondes. Il effectua enfin le bandage habituel des

(1) Padre PIO DA PIETRELCINA, 1926, Rome, page 34.

mains qu'il ferma avec un cachet de sûreté, espérant obtenir ainsi la guérison des plaies en quelques jours. Plusieurs jours après le terme de temps fixé, le bandage fut enlevé; les plaies apparurent sans altérations ; il en coulait encore du sang vif et luisant.

Trois mois après, les autorités ecclésiastiques demandèrent au Docteur Georges FESTA, de Rome, de visiter à son tour le Père Pie pour faire un rapport exact sur les lésions et pour donner en même temps ses impressions scientifiques. Le Docteur s'y rendit en octobre 1919. Il constata l'existence de plaies aux mains et aux pieds; mais il trouva qu'elles ne correspondaient plus aux premières descriptions données par le Docteur ROMANELLI.

« La membrane qui les recouvrait avait disparu ; les lésions pénétraient dans les tissus sous-cutanés et suintaient continuellement du sang, à travers une mince eschare... La blessure du côté, elle aussi, ne correspondait plus à la description qu'en avait donnée le Docteur Romanelli. Elle se présente en forme de croix renversée, dont les deux traverses ont une forme de ruban de la longueur de deux centimètres environ, avec des contours très nets... La couleur en est rosée ; la plaie est couverte au centre d'une eschare d'un rouge brun. Quoique cette lésion soit superficielle, il en suinte des gouttes de sang en assez grande quantité, à tel point que, ayant enlevé la bande de toile qui la couvrait et qui était toute imbuée de sang et l'ayant remplacée par un mouchoir blanc, le Docteur Festa le retira complètement trempé

après une dizaine d'heures. Cette émission séro-sanguine est continuelle.

« Naturellement, devant la réalité des faits, le scepticisme du Docteur Festa fut remplacé par une conviction ardente. » (*Ibidem*, p. 46-51.)

Le Docteur FESTA confirma son rapport après une nouvelle visite faite au Père Pie, conjointement à son confrère ROMANELLI, en juillet 1920, pour trancher quelques divergences existant entre ses constatations et celles du Docteur BIGNAMI, relativement à la profondeur des stigmates des pieds.

Plus de cinq ans après, en octobre 1925, le Docteur FESTA opéra le Père Pie d'une hernie inguinale qui le tourmentait depuis sept ans.

A cette occasion, il put de nouveau étudier les stigmates du capucin, en des conditions intéressantes. Il constata que, chaque jour, un verre environ de sang et d'eau trempe les bandes que le Père porte incessamment sur ses blessures. On ne remarque en celles-ci aucune infection (*ibidem*, p. 128-129).

Le livre intitulé : *Padro Pio da Pietrelcina* (Rome, 1926) dont nous avons tiré la plupart de ces renseignements est anonyme, mais il n'y a pas de doute qu'il est du Docteur Georges FESTA lui-même. Il a été mis à l'index de Rome, évidemment parce que l'auteur ne s'incline pas au jugement suspensif du Vatican sur l'affaire du Père Pie.

La politique de l'Eglise est en effet réglée par un

opportunisme constant. Ce système évite un nombre infini d'écueils des plus dangereux. Le cas du Père Pie contribue à le démontrer d'une manière frappante. D'abord, la réputation du moine s'étant répandue en Italie et même à l'étranger, le couvent de San Giovanni Rotondo était devenu un endroit de pèlerinage. Craignant une explosion de fanatisme, l'Autorité ecclésiastique voulut transférer le Père à une autre maison de l'Ordre, à l'insu de tout le monde ; la population de San Giovanni faisait bonne garde et s'y opposa par la force pendant plusieurs années. Les controverses, les polémiques commencèrent dans les journaux italiens ; des accusations de toutes sortes furent lancées contre le Père Pie, même par des ecclésiastiques.

Le Saint Office, le 31 mai 1923, fit paraître une note dans laquelle il déclarait, qu'ayant fait une enquête sur les faits attribués au Père Pie, « il n'avait pas constaté la nature surnaturelle des faits, et qu'il engageait les fidèles à se conformer à cette déclaration ». Une autre note analogue confirma la précédente, le 24 juillet 1924. Enfin, comme les Pères provinciaux des capucins, qui s'étaient succédé dans la région mettaient quelque ardeur à défendre le Père Pie, le couvent de San Giovanni Rotondo fut retiré de leur juridiction et placé sous les ordres directs du Saint Office.

Cette attitude prudente du Vatican paraît absolu-

ment raisonnable à son point de vue. On n'a qu'à songer, en effet, à ce qui pourrait arriver si le stigmatisé se conduisait plus tard d'une façon blâmable, ou que, dans les « révélations » reçues au cours de ses extases, il sortait du domaine de la stricte orthodoxie catholique romaine.

Il est cependant à remarquer que le Saint-Office ne contesta pas plus l'authenticité des stigmates du Père Pie qu'il ne l'attesta ; il se borna à exprimer des réserves suspensives au sujet de leur nature surnaturelle.

## 2° THERESE NEUMANN DE KONNERSREUT

En abordant enfin le cas de la stigmatisée qui, de nos jours, attire plus spécialement l'attention, nous parlerons assez longuement de ses « auto-guérisons », parce qu'elles paraissent liées à ses « auto-maladies ».

Bien que Thérèse Neumann soit née le 8 avril 1898, à Konnersreut, en Bavière, son cas est, selon toute probabilité, une dérivation de ceux du Tyrol qui n'étaient pas ignorés des milieux catholiques bava-rois.

De même que la plupart des stigmatisées modernes, Thérèse était fille de pauvres paysans. Le calme relatif des campagnes, comme celui des couvents, se prête mieux que la vie fiévreuse des villes à l'ascé-

tisme. Ce qui démontre la mentalité religieuse de Thérèse, c'est que sa grande aspiration était de se faire sœur des Missions. Au mois de mars 1918, comme elle aidait à éteindre un incendie, qui s'était déclaré dans une maison voisine de la sienne et comme, toute trempée, elle passait les seaux remplis d'eau, sur le toit, elle tomba soudain sur le sol, frappée d'une douleur violente à la région lombaire. Six semaines passées à l'hôpital de Waldsassen n'améliorèrent point son état. Durant les terribles crampes qui la saisirent, elle s'arracha ses dents branlantes ; en mars 1919, elle devint aveugle ; de temps à autre, l'ouïe même devenait défectueuse ; enfin elle fut frappée de paralysie des deux jambes, puis du bras gauche et de la partie gauche de la face.

En 1920, la Compagnie d'assurances lui paya une indemnité pour invalidité totale ; mais — remarquons-le bien — le diagnostic porté sur le certificat indiquait : hystérie traumatique. Donc, non seulement la science médicale proclamait la nature hystérique de Thérèse bien avant qu'elle se fit connaître comme « thaumaturge », mais elle reconnaissait un caractère hystérique à sa maladie avant que ses guérisons « miraculeuses » se produisissent.

Ramenée à la maison paternelle, elle y resta immobilisée sur son lit. Dans ce triste état, comme on essayait de lui inspirer la patience et le courage par des exhortations religieuses, sa piété s'accrut. Elle

tourna plus spécialement ses pensées vers Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, la carmélite de Lisieux, qu'on lui avait dit avoir longtemps souffert comme elle ; la lecture d'un périodique religieux pour l'enfance : « Rosenhain », avait préparé le terrain en ce sens.

Or, le 29 avril 1923, le jour même de la béatification de la petite Thérèse aux roses — circonstance que la paysanne de Konnersreut n'ignorait naturellement pas — Thérèse récupéra tout à coup la vue. Etonnement de la famille, de tout l'entourage qui attribuèrent cette guérison à une grâce du Ciel. Le 3 mai 1923, nouvelle guérison « miraculeuse » : L'infirme souffrait beaucoup d'un ulcère qui s'était formé aux orteils du pied gauche ; on parlait d'une amputation. Elle se fit placer dans le bandage du pied trois pétales de roses qui avaient touché le tombeau de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Quelques minutes après, les douleurs de la plaie cessèrent ; le bandage une fois enlevé, on constata que la blessure s'était fermée et couverte d'un léger épiderme. La guérison complète ne tarda pas.

Le 17 mai 1925, avait lieu dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, la cérémonie solennelle au cours de laquelle Pie XI proclama la canonisation de Sainte Thérèse de Lisieux. Ce jour-là, Thérèse Neumann, pendant qu'elle disait son rosaire, crut voir une grande lumière et entendre une voix qui lui demanda : « Resli (petite Thérèse), veux-tu guérir ? »

— « Guérir, rester malade, mourir, répondit la paysanne, je ne désire que ce qui plaît à Dieu. » — Et la voix : « Je veux te procurer une petite joie. Tu pourras t'asseoir et marcher. » — Thérèse put, en effet, se mettre sur son séant et puis marcher dans sa chambre, en s'appuyant à un bâton ou au bras d'une personne. Le 30 septembre 1925, anniversaire de la mort de Sainte Thérèse, nouvelle vision analogue à la précédente, à la suite de laquelle la malade put se lever, marcher sans aucun appui et se rendre à l'église.

La cinquième « guérison » eut lieu le 13 décembre 1926. Thérèse avait souffert, depuis trois jours, de violentes douleurs aux intestins, qui la faisaient se tordre dans son lit. Le conseiller sanitaire, Docteur SEIDL, de Waldrassen, après un examen attentif, déclare qu'il s'agit d'appendicite et qu'il faut transporter la malade à l'hôpital dans les vingt-quatre heures. Le Docteur SEIDL, assure-t-on, est une autorité en maladies de l'intestin et de l'appendice en particulier. Les parents sont désespérés. Thérèse se fait placer sur la partie malade une relique de la Sainte carmélite de Lisieux. Tout à coup, la malade se soulève un peu sur son lit, ouvre les yeux ; son visage paraît transfiguré ; elle prononce quelques mots en tendant ses bras à quelqu'un qui reste invisible pour les personnes présentes, demande sa robe à sa mère, s'habille et traverse la place pour se rendre à l'église,

suivie d'un cortège de dix personnes, afin de remercier Dieu. Le matin suivant, Thérèse communie à l'église et puis se rend à Waldrassen pour faire constater sa guérison au médecin.

Pour apprécier le cas de cette dernière guérison, il faut se rappeler que les diagnostics sont assez souvent trompeurs, surtout en matière d'appendicite. Si on était sûr que celui du Docteur SEIDL avait été exact, la guérison aurait pu être jugée extraordinaire, car même si l'appendicite devait évoluer vers la résolution, sans opération, cas qui arrive encore assez fréquemment, celle-ci n'aurait pu se faire qu'au bout de quelques jours.

Or Thérèse était guérie le jour même du diagnostic. On peut dès lors se demander s'il ne s'agissait pas d'un épisode entéritique banal, étiqueté appendicite.

Les stigmates apparurent sur Thérèse Neumann quelques mois après la dernière guérison. Au cours du Carême 1926, elle fut prise de forts maux de tête, à cause d'un abcès à l'oreille. Une nuit, pendant qu'elle était couchée, elle crut voir la Scène du Sauveur dans le Jardin des Oliviers. Tout à coup, elle éprouva une violente douleur au côté gauche ; une plaie s'y était formée et le sang en coulait abondamment. Les jours suivants, Thérèse eut les stigmates aux mains et aux pieds ; elle dit ne pas savoir préciser quand et comment ils se produisirent : « Le Vendredi Saint, au soir — remarqua-t-elle — ils y étaient. Auparavant, je ne m'étais aperçue de rien. »

« Ce qu'il y a d'étrange — a déclaré le Docteur SEIDL, qui la soignait — c'est que ces blessures ne donnent point de pus ; elles ne s'enflamment pas. Quant à un truc, il ne peut en être question (1). »

Thérèse versait aussi beaucoup de *larmes de sang*, au point que, souvent le vendredi, il lui arrivait d'en être littéralement aveuglée.

Pour ne pas prolonger notre récit, en répétant approximativement les mêmes incidents pour chaque stigmatisé, nous nous bornerons à dire que les plaies de Thérèse se transformèrent au cours de plusieurs années, devenant périodiques, spécialement le vendredi, cessant de l'être, ou changeant leur périodicité ; finissant de suinter du sang et se cicatrisant un peu, de temps à autre, tout ceci en dehors de la volonté « consciente » de Thérèse qui s'en remettait à celle de Dieu : La prière était généralement suivie d'exécution.

Disons, qu'au sujet de Thérèse Neumann, se sont naturellement croisées ces controverses et ces injures qui constituent le cortège inévitable de ces événements. Des procès pour diffamation s'en sont même suivis en Allemagne ou en Autriche.

Des savants entamèrent des débats généralement plus dignes : le conseiller intime, Docteur EWALD, après avoir passé quelques heures à Konnersreut,

(1) F. VON LAMA, Thérèse Neumann : « Impression des Stigmates ».

parla de crises d'hystérie pouvant pousser Thérèse à une supercherie plus ou moins inconsciente ; les Docteurs NAEGL <sup>(1)</sup> et WUNDERLE <sup>(2)</sup>, tous les deux professeurs d'Universités, combattirent par contre toute hypothèse de truc, conscient ou subconscient. Un grand nombre de médecins publièrent des articles sur le cas de Konnersreut, dans les sens les plus différents <sup>(3)</sup>.

Les ecclésiastiques, de leur côté, défendirent Thérèse d'une manière presque unanime ; mais l'Eglise n'eut garde de se compromettre en se prononçant officiellement, ni même officieusement. Loin de là, le Cardinal Faulhaber recommanda vivement la prudence dans cette affaire ; l'archevêque Hunck arriva jusqu'à manifester le désir que Thérèse fût transportée dans une clinique pour y être soumise à un examen ; Thérèse, résignée, aurait peut-être laissé

(1) En Deutsche Presse, Prague, 25 juillet 1926.

(2) La Stigmatisée de Konnersreut, page 7.

(3) Plusieurs livres ont été publiés, dont quelques-uns à un point de vue surtout religieux, comme ceux de VON ANGERET : Le phénomène de Konnersreut ; du curé WITT : Les douleurs d'une créature heureuse ; de VON LAMA : Thérèse Neumann, etc. D'autres, tout en s'inspirant au Catholicisme le plus orthodoxe, étudient le cas sous un jour plus scientifique ; tel l'ouvrage du docteur tchèque R. W. HYNECK, dont il existe une traduction française sous le titre de : Konnersreut à la lumière de l'ascience médicale et psychologique. D'autres ouvrages enfin ont un caractère plus objectif, comme celui intitulé : Thérèse Neumann, etc., dû à la plume d'un historien protestant, le docteur Fritz GERLICH, rédacteur en chef des importantes *Münchener neueste Nachrichten*, arrivé à Konnersreut avec beaucoup de scepticisme, mais ayant eu la constance d'étudier le cas en question pendant deux ans, dont cinq mois passés sans interruption près de la stigmatisée.

faire, mais la famille s'y opposa. Le curé Naber, de Konnersreut, suivit toujours l'affaire avec le plus vif intérêt et dévouement, tout en obéissant aux instructions de son Ordinariat. Celui-ci régla aussi les visites que l'on faisait à la stigmatisée; après quelque temps, elles ne purent plus avoir lieu sans son autorisation écrite; quand Thérèse était plus souffrante, on suspendait toute autorisation, au moins le vendredi, jour où l'extase et la stigmatisation s'accroissaient.

Quant à la famille Neumann, il paraît qu'elle a toujours refusé de tirer des avantages matériels de cette extraordinaire aventure.

A noter un témoignage étonnant : Depuis septembre 1927, Thérèse aurait cessé d'ingérer tout aliment solide ou liquide. Une mise en surveillance ininterrompue pendant quinze jours a donné à l'instigateur de ce contrôle, la preuve de ce jeûne complet, sans évacuation ni perte de poids. Thérèse pesait 55 kilos le 1<sup>er</sup> jour, elle pesa 55 kilos le 15<sup>e</sup> jour. Toutefois après l'extase douloureuse et saignante du vendredi, le poids tombait jusqu'à 51 kilos, mais il revenait en quelques jours à 55. Compte fut tenu, durant ce contrôle, de toutes les sources d'apport de substance. L'eau de toilette fut pesée avant et après tous les usages. Le professeur Ewald, dont le docteur Hynck rapporte les

conclusions (1), chiffré ainsi, pour 15 jours, la somme des substances ingérées : 39 grammes d'hosties prises par la communion, 45 cc. d'eau (3 cuillerées à soupe) manquant aux eaux de toilette.

Comment l'organisme de Thérèse peut-il subsister impunément sans apport ni sortie de matière et sans perte de poids ? Où prend-il la substance de reconstitution des quatre kilos usés dans les extases ?

Sans doute le plus facile, et aussi le plus rationnel, serait de répondre : « il y a fraude, on ne l'a pas trouvée. » Mais on a signalé plusieurs cas analogues :

Lasègue (Etudes médicales : de l'anorexie hystérique, II, page 45) cite l'histoire d'une femme qui vécut de thé coupé de lait et un peu de café au lait dans lequel elle trempait deux petits morceaux de cornichon. Elle mangeait, dit Lasègue, de temps en temps, mais pendant presque un an, elle ingéra à peine ce qui aurait été nécessaire à une femme normale pendant deux jours. Ch. Richet a publié en 1896, dans les « Bulletins de la Société de Biologie de Paris », et dans ses « Travaux du Laboratoire de Physiologie » (II, 321) des cas analogues qui sont passés presque inaperçus.

Quelqu'extraordinaire et invraisemblable que soit cette histoire, il fallait la signaler.

(1) Konnersreuth, à la lumière de la science médicale et psychologique, par le Docteur R. W. HYNEK, traduit du tchèque par A. O. Tichy (P. Téqui, éditeur, Paris).

## Les stigmatisés du point de vue médical

---

Si nous nous sommes attardés sur le récit de ces quelques stigmatisés, ce n'est pas uniquement pour l'intérêt qu'ils portent en eux-mêmes. Notre but ne s'arrête pas au rôle de chroniqueur. Il importe de dégager des faits, quelques leçons.

### I. — Pathogénie

#### *Influence de l'idée sur le système nerveux végétatif*

L'appareil nerveux de la vie végétative et de la vie de relation que l'on décrit séparément, pour commodité didactique, ne sont nulle part séparés. Ils sont

en connexion étroite dans la moelle, le bulbe, le cer-  
velet, les noyaux gris cérébraux, le cortex. Ce qui  
trouble l'un, trouble l'autre. Leurs fonctions concou-  
rent à l'unité fonctionnelle de l'individu : exister,  
penser, agir.

Mais s'il est vrai que les appareils nerveux végé-  
tatif et de relation sont physiologiquement solidaires  
et s'influencent réciproquement, cette influence n'est  
pas également vraie dans les deux sens, quand on la  
considère du point de vue médical.

En réalité, le système nerveux végétatif conditionne  
étroitement la qualité fonctionnelle du système ner-  
veux de la vie de relation, particulièrement sa fonc-  
tion de pensée. Mais la réciproque est très faible.

Cela pourrait s'expliquer par le fait que, dans la  
série animale, le système nerveux végétatif a précédé  
celui de relation et a progressé à une allure plus ra-  
pide. Il faut subsister avant de penser et d'agir. Cela  
se traduit chez l'homme — qui repasse l'évolution  
anatomo-physiologique de l'animalité — par la pos-  
session, à la naissance, d'un système nerveux végé-  
tatif à fonctionnement définitif et parfait, et d'un  
système de vie de relation encore incomplètement  
formé et totalement ignorant de son propre usage.  
C'est dans un long apprentissage, qu'il s'exerce à se  
servir de ses sens, de ses muscles, de sa pensée.

Dernier venu, le cortex cérébral, en tant qu'organe de la pensée, n'acquiert dans la suite de la vie que peu d'influence sur les fonctions végétatives de l'organisme. Toutefois un ensemble de faits montre qu'il en a :

1° A un premier degré chez une personne normale, une forte émotion produit, par l'intermédiaire du système nerveux végétatif, une vaso-constriction périphérique se traduisant par la pâleur du visage. Tout le monde connaît les phénomènes de diarrhée émotive qui traduit l'état d'émotion des candidats à l'approche d'un examen. Les timides rougissent à l'idée qu'on les regarde.

Il y a bien longtemps que ceux qui ont pratiqué avec un peu d'esprit d'observation l'art de guérir se sont aperçus que l'idée peut, dans une certaine limite, rendre un corps humain malade ou le guérir. Les médecins savent que chez le malade l'idée joue toujours, à quelque degré, un rôle dans la genèse des affections, dans leur évolution, dans leur guérison, rôle d'importance nécessairement variable et qu'il est le plus souvent impossible d'apprécier.

Nous savons que lorsque des troubles fonctionnels momentanés ont fait naître chez quelqu'un la croyance d'avoir telle ou telle affection, ces troubles sont quelquefois suivis de la persistance d'un syndrome pathologique, fixe ou modifiable, ne subsis-

tant que par la croyance qui le sous-tend. Les pseudo-cardiaques, les pseudo-gastropathes, etc., foisonnent.

Dans une conférence (1) à Bruxelles, sur les « Assurances Sociales », le Docteur SPECKLIN, de Mulhouse, s'appuyant sur des observations et des statistiques, a émis ce jugement : que les assurances contre la maladie augmentent leur durée pour divers motifs, parmi lesquels il faut discerner le relâchement du désir de guérir, équivalent à la suspension de la volonté subconsciente tendue vers la santé, à une sorte de parésie du dynamisme psychique curatif.

Le Docteur MAINGOT, chef du service de Radiologie de l'Hôpital Laënnec, montre à l'écran radioscopique que de parler d'un plat qu'il aime ou qu'il déteste à quelqu'un, mis devant l'écran pour examen, accélère ou ralentit tout de suite et nettement les mouvements de l'estomac.

L'idée qui guérit n'est évidemment qu'un autre aspect de l'action de la fonction psychique sur le système nerveux végétatif. C'est à elle que le médecin doit chaque jour des petites cures d'affections contre lesquelles il ne dispose d'aucun traitement spécifique. L'idée de guérison soutient la médication et agit souvent alors que l'organisme reste indifférent aux thérapeutiques chimiques ou physiques es-

(1) Voir *Presse Médicale*, 6 mars 1929, page 308.

sayées. On peut dire que le malade, à part les cas où son affection relève d'une thérapeutique précise, est le véritable auteur de sa guérison.

2° A un deuxième degré, nous voyons déjà une action plus forte de l'idée, qui détermine des lésions spéciales de la peau ou qui les guérit. Ici il s'agit déjà de sujets moins normaux, d'émotifs et de psychopathes. Les Docteurs R. HEILIG et H. HOFF (2) parlent d'éruptions d'herpès qu'ils ont pu reproduire par simple suggestion expérimentale après un choc émotif, chez les psychopathes anxieux et phobiques. L'expérience a été renouvelée et a toujours réussi quand la suggestion a été insinuée après un choc émotif. L'inoculation du contenu des vésicules herpétiques à la cornée du lapin a permis d'identifier le virus kératitogène habituel.

Le Docteur BONJOUR, de Lausanne, a publié, dans divers périodiques médicaux, ses guérisons des verrues par suggestion affirmant « que l'on peut guérir ainsi toutes les verrues quelles que soient leurs formes, leurs grandeurs et leurs sièges ». Dans d'autres publications il a fait connaître la guérison des papillomes, végétations épidermiques, par le même et exclusif moyen. Sceptique devant de tels faits, le

(2) L'origine psychogène de l'herpès labial, par les docteurs R. HEILIG et H. HOFF (*Medezinische Klinik*, n° 38, 21 sept. 1928). Observations reproduites par la *Presse Médicale*, déc. 1928.

Professeur BLOCH, de Zurich, a fait mettre ce traitement purement mental à l'épreuve dans son service. Malgré les conditions défectueuses, selon lui, du traitement, il a obtenu des guérisons de verrues variant de 50 à 87 % suivant le genre.

3° Enfin, dans un troisième degré, le rôle de l'idée est quelquefois si vivace qu'il pousse très loin la réalisation d'états pathologiques. La constitution dite hystérique, ou actuellement pithiatique, en est l'expression la plus forte puisqu'elle crée des troubles, aussi graves d'apparence que ceux des grandes affections de l'organisme : paralysies, contractures, anuries, tachycardies, hyperthermies, syndromes méningés, etc., et parfois œdèmes, ulcérations.

C'est dans cette catégorie que peuvent se ranger certains mystiques stigmatisés, chez lesquels il est facile de relever tous les symptômes habituels de la grande hystérie, que l'on peut grouper de la façon suivante :

a) *Accès convulsifs*. La crise qui accompagne l'apparition des stigmates, débute souvent par des convulsions toniques et cloniques : elle se continue par des contorsions et de grands mouvements; puis la malade prend des attitudes passionnelles et extatiques et enfin elle est en proie à des hallucinations au cours desquelles elle croit voir, entre autres choses, la scène de la Passion du Christ. Quelquefois survient une ri-

gidité cataleptique, comme chez Marie de Moerl, cette stigmatisée du Tyrol qui se tenait pendant des heures entières agenouillée sur le bord du lit, le corps penché en avant et contre toutes les lois de l'équilibre. Enfin quelques stigmatisés, comme le Père Padre de Pietrelcina, présentent, nous l'avons vu, des attaques d'apoplexie qui simulent à s'y méprendre l'apoplexie hystérique bien connue des médecins.

b) CONTRACTURES ET PARALYSIES. — Elles sont fréquentes chez les stigmatisés. Thérèse Neumann est restée longtemps paralysée, clouée au lit. Ces troubles paralytiques apparaissent en général un jour important dans l'histoire religieuse, c'est-à-dire un jour où l'émotion dans la contemplation atteint son maximum. Elles disparaissent de la même façon.

c) TROUBLES DES ORGANES DES SENS. — Les troubles de la vue peuvent aller jusqu'à la cécité ; de même que les paralysies cette cécité disparaît du jour au lendemain, et la guérison est alors attribuée à Dieu. Nous avons vu que Thérèse Neumann a perdu et recouvré la vue d'une façon instantanée. L'amaurose est en général bilatérale, subite et passagère.

d) TROUBLES MENTAUX. — L'état mental est toujours bizarre. Les idées mélancoliques prédominent. Certains refusent de parler ou de s'alimenter. Il semble que Lucie de Narni ait eu un caractère autoritaire et méchant, d'où les calomnies et la disgrâce qui la frap-

pèrent. Thérèse Neumann refuse de s'alimenter, à certaines périodes. Enfin ici, comme chez les pithiatiques, l'auto-suggestion, c'est-à-dire l'insinuation progressive d'une idée déraisonnable (Babinski) joue un rôle considérable dans la genèse des stigmates.

e) Enfin si on considère toutes les maladies fonctionnelles chez les stigmatisés; si on tient compte d'autre part du fait que les six septièmes de ces mystiques s'observent chez des femmes, n'est-on pas en droit d'affirmer que les phénomènes de stigmatisation surviennent quelques fois chez des hystériques.

4° Mais il reste des stigmatisés chez lesquels, malgré toutes les recherches, on ne peut relever aucun signe d'hystérie.

Toutefois, un caractère commun s'observe chez tous les stigmatisés pithiatiques ou non, c'est la *suggestibilité*.

Or la suggestibilité n'appartient pas en propre à l'hystérie. On la retrouve aussi (ainsi que la guérison sous l'influence de la persuasion) chez les neurasthéniques, chez les obsédés et les phobiques, chez les débiles mentaux.

Bien plus, on l'observe aussi chez des personnes parfaitement normales, pourvu qu'on les place dans des conditions particulières. Ces conditions où l'Idée peut influencer le système nerveux végétatif sont : l'émotion et la fatigue, qui, amenant une sorte de rétrécissement du champ de la conscience (Pierre Janet),

favorisent considérablement l'acceptation d'une suggestion, chez une personne qui peut être normale par ailleurs.

Pour peu que ces conditions émotionnelles se renouvellent constamment, il s'ensuit à la longue un état psycho-physiologique spécial, où le psychisme réagit avec vigueur sur l'organisme.

Or, dans les milieux où l'exaltation religieuse domine, les stigmatisés sont justement placés dans cet état où la fatigue et l'émotion favorisent la suggestibilité. L'idée rend d'autant plus facilement, fortement et durablement malade qu'elle est plus chargée d'un dynamisme émotionnel à sa naissance. Aussi, est-ce chez les grands émotifs que l'Idée pathogène a le plus d'action.

## II. — Expérimentation.

### Production de phénomènes dermogrophiques par suggestion

Mais il ne suffit pas de dire que les stigmatisés sont des émotifs prédisposés; il faut aussi démontrer qu'on peut, par des suggestions spéciales, et en se plaçant dans des conditions particulières, reproduire des stigmatisations analogues à celles des mystiques.

Or des expériences nombreuses ont été faites. On

pourrait ici rappeler en détail les expériences de production de brûlures, ecchymoses, dermatographe par suggestion, qui ont été étudiées ou réalisées par BEAUNIS, JANET, KRAFT-EBING, RYBALKIN, FOCACHON, BINET et FARÉ, WETTERSTRAND, BOUROT, VOISIN, MABILLE, etc. Mais on nous objecterait, à juste titre d'ailleurs, que ces expériences n'ont pas été entourées de tous les soins de contrôle nécessaires pour la démonstration de leur réalité. Aussi nous contenterons-nous de parler d'un seul groupe d'expériences qui ont eu lieu sous le contrôle de médecins éminents. Il s'agit des faits provoqués avec un sujet prédisposé, Mme Olga Kahl. Voici ce qu'écrivit à ce sujet le Docteur OSTY, directeur de l'Institut Métapsychique <sup>(1)</sup> :

« 22 janvier 1928, 15 heures. Mme Kahl ayant accepté de produire ces phénomènes devant quelques personnes, une nouvelle séance eut lieu devant le Docteur d'Espiney, de Lyon, et trois personnes qu'il avait amenées.

« Le Docteur d'Espiney fut prié de penser quelque chose. Bientôt, sur l'avant-bras tendu de Mme Kahl, en pleine lumière du jour, nos regards attentifs virent se former les lignes dont je fis le croquis (fig. 1).

« Tout d'abord le tracé en fut d'un rouge faible. Mme Kahl pria une des dames de l'assistance de faire une brève friction sur sa peau pour aider à l'apparition du phénomène. Il en résulta une augmentation de la rougeur des lignes, mais nulle ligne nouvelle. Le Docteur

(1) Voir *Revue Métapsychique*, année 1929, pages 128 à 124.

d'Espiney nous fit connaître alors qu'il avait pensé *François*.

« Après quelques minutes de repos, Mme Kahl proposa à Mme S... de faire un essai. Elle lui demanda de se placer devant elle, de lui tenir une main et de penser un mot.

« Au bout d'une quinzaine de secondes environ, comme à l'ordinaire, se traça la lettre Y, occupant près du pli du coude toute la largeur de l'avant-bras. Regardant, comme nous, ce qui allait se montrer, Mme Kahl, suggestionnée sans doute par cette lettre, dit : « C'est « Yvonne que vous avez pensé ? » Mme S... ne répondit pas. Bientôt, sur presque toute la longueur de l'avant-bras se traça, en rouge bien lisible pour tous : *Y lande* (fig. 2).

« Mme S... nous dit alors qu'elle avait pensé *Yolande*. Il manquait la deuxième lettre du mot à l'inscription dermographique, mais sa place y était.

« Ce remarquable succès de diapsychie dermographique avec Mme S... nous engagea, dix minutes après, à refaire un essai. Mme S... pensa quelque chose. Et en même condition se dessina sur l'autre avant-bras, que Mme Kahl tendait sous nos yeux, ce que représente le croquis (fig. 3 A).

« Quand il parut évident que l'inscription avait atteint son maximum, nous demandâmes à Mme S... ce qu'elle avait pensé. « J'ai pensé le chiffre 8 », répondit-elle.

« Nous regardâmes de nouveau le dermographisme pour en faire une appréciation, et sous nos yeux, nous vîmes se tracer une ligne réunissant les extrémités inférieures de la première figure (fig. 3 B). Malgré ses efforts, Mme Kahl n'arriva pas au même résultat pour



Fig. 1

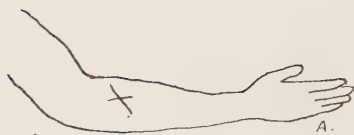


Fig. 3

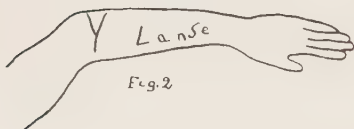


Fig. 2

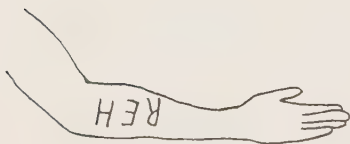


Fig. 4



Fig. 5

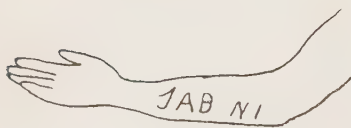


Fig. 6



Fig. 7

les extrémités d'en haut, de sorte que la partie supérieure du 8 ne fut pas fermée. »

« 29 janvier 1928, 21 heures. — Assistants : Professeur Charles Richet, Professeur Santoliquido, Professeur et Mme Cunéo, Docteur Jean-Charles Roux, Docteur Osty, M. Toukholka.

« Le compte rendu de la séance est à mesure écrit par le Professeur Cunéo, avec croquis de deux des dermatographismes les mieux réussis.

« Le Docteur J.-C. Roux prend un paquet de cartes sur chacune desquelles est une lettre de l'alphabet. Mme Kahl lui a demandé de penser un nom, en regardant la lettre initiale, alléguant qu'elle est mal en train. Ce procédé est peu goûté, mais le Docteur J.-Ch. Roux s'y conforme, en se mettant à l'abri de tous regards.

« Ayant en cette condition, qui ne sera pas renouvelée dans la soirée, pensé ce qu'il a voulu, le Docteur J.-Ch. Roux place le jeu de cartes entier sur le front de Mme Kahl, comme elle le demande.

« Vous avez, dit-elle, pensé deux noms mélangés en « un seul. » Puis elle tend sous nos yeux un de ses avant-bras et bientôt les lignes rouges y apparaissent, sans signification du côté d'où nous les regardions, mais qui, regardées du côté opposé, forment *Reh* (fig. 4). Et le sujet prononce René.

« Le Docteur J.-Ch. Roux dit alors qu'il avait pensé *René*. A noter que Mme Kahl est Russe, qu'elle parle peu le français, et qu'en russe l'*n* s'écrit *h* : il ne manquait donc à l'inscription que la dernière lettre.

« Le Professeur Richet et le Docteur J.-Ch. Roux se retirent dans une salle voisine. Sur le papier le Pro-

fesseur Ch. Richet trace un dessin. Tous deux reviennent dans la salle où Mme Kahl se trouve avec les autres assistants.

« Sur l'avant-bras que tend Mme Kahl apparaissent deux lignes rouges droites réunies par un de leurs bouts, et formant angle (fig. 5 A).

« Le phénomène ne se développant pas plus avant, le Professeur Ch. Richet montre le dessin qu'il avait fait (fig. 5). Dès que Mme Kahl le voit, une nouvelle ligne se forme réunissant les deux autres à leurs extrémités divergentes, délimitant ainsi un triangle (fig. 5 C). Elle s'efforce ensuite à faire apparaître le petit triangle inclus dans le grand, mais rien de net ne se montre.

« Mme Cunéo est priée par Mme Kahl de faire une expérience, ayant l'impression qu'avec elle le succès sera meilleur.

« Mme Cunéo passe dans une pièce voisine. Elle en revient avec un papier plié, et le remet au Professeur Cunéo qui le met dans sa poche.

« Nous entourons Mme Kahl sous le lustre électrique. Elle demande à Mme Cunéo de mettre un instant sa main sur l'avant-bras qu'elle tend. A peine Mme Cunéo a retiré sa main, qu'on voit se tracer en rouge, comme toujours, les lettres disposées suivant le croquis (fig. 6).

« Sur le papier que le Professeur Cunéo déplie ensuite, nous voyons que Mme Cunéo avait écrit : *Sabine*.

« L'S majuscule avait été reproduit dans sa forme bien spéciale. Deux lettres manquaient au mot, mais la place de l'i était ménagée et un peu de l'e final était ébauché.

« Jusqu'à ce jour, j'ai remarqué que lorsqu'il man-

quait des lettres aux mots, leur emplacement était réservé, comme s'il y avait eu seulement oublié du tracé. »

« 8 mars 1928, 21 heures. — Pour en finir avec ces citations, je donnerai un autre exemple pris dans une séance à laquelle assistaient le Docteur P.-Emile Weil, Mme Weil, Docteur Bourbon, Docteur Maingot, M. Toukhalka.

« Cette séance fut d'un faible et fragmentaire rendement quant aux essais de simple détection de pensée ; de ce point de vue, le meilleur résultat fut obtenu quand le Docteur Maingot, que Mme Kahl n'avait jamais vu et ne connaissait pas, lui prit les mains et lui dit en la regardant : « Devinez mon prénom. » Mme Kahl répondit : « Georges » (exact). — « J'ai deux autres pré-noms, continua le Docteur Maingot, dites-les. » — « Louis, répondit Mme Kahl (exact), et... Al... Albert... Alexandre » (exact).

« Mme Kahl se sentait ce soir en très mauvaise disposition, surtout pour la diapsychie dermatographique. Elle n'avait pu faire apparaître sur sa poitrine que la lettre *h* que Mme Weil avait écrite à l'écart sur un papier.

« Désirant quand même montrer la diapsychie dermatographique à ces nouveaux assistants, elle dit : « Je ne suis pas aujourd'hui en état de faire quelque chose de bon. Il me serait plus facile de faire apparaître sur ma peau un objet que vous me montreriez. » Cela supprimait en effet la phase détection de pensée.

« Aussitôt quelqu'un présente un grand verre à pied, du type ballon. « Mettez-le, dit-elle, au-dessus de mon bras. » Et, ce disant, elle tend un de ses avant-bras sous nos yeux. Je place le verre perpendiculairement à

la peau. Très vite des lignes rouges apparaissent. Et, après quelques secondes, nous voyons s'inscrire sur huit à dix centimètres de longueur, dans l'axe de l'avant-bras, comme couchée sur la peau, la silhouette fragmentaire, mais très nette, de l'objet (fig. 7). »

Que faut-il penser de ces expériences ? Faut-il en tenir compte ? Pour qui connaît le Docteur OSTY, qui ne fait rien à la légère et rien sans contrôle pour évincer les fraudeurs éventuels, il est possible que, quelque extraordinaire que soit le fait, il soit réel. Quand même on voudrait en douter, tous les phénomènes d'inscriptions cutanées observés et publiés par des médecins éminents, nous forcent à admettre, au moins en partie, leur réalité.

Mais, dira-t-on, même en considérant ces faits comme réels, il y a une différence très grande entre ces inscriptions dermographiques et les stigmates des Saints.

La différence est indéniable ; mais elle n'a pas l'importance qu'on se plaît à lui attribuer. La raison pour laquelle on n'arrive pas à pousser bien loin la production des stigmates par la suggestion expérimentale peut s'expliquer par ce fait, que la question du milieu, des croyances personnelles, ne joue dans les expériences en question qu'un rôle effacé et secondaire. Pour qu'une suggestion opère, il faut qu'elle soit acceptée par la subconscience du sujet ; il faut

que celle-ci consente à prendre plus ou moins au sérieux une idée, un sentiment fictif. Or, dans les cas des expériences de stigmatisation par suggestion, non seulement on ne rencontre pas ce choc émotif sincère qui, chez les mystiques, atteint son paroxysme ; non seulement est absente l'idée fixe qui, chez les mystiques, prend, à la longue, la forme d'un monodéisme ; mais il y a encore autre chose : La souffrance physique n'est pas une chose que l'on accepte volontiers et que, surtout, puissent accepter, pour le bon plaisir de l'expérimentateur, les sujets employés dans ces expériences. Tant qu'il s'agit d'une brûlure du premier degré, d'une ecchymose, d'une inscription dermatographique, le sujet peut souvent s'y adapter ; mais il ne s'adapte point à subir les affreuses souffrances des « compatibles », à voir ses chairs pénétrées par des plaies profondes, douloureuses et incommodes. Pour obtenir d'un sujet prédisposé les phénomènes stigmatiques et autres que présentent les mystiques, il faudrait les placer en des conditions identiques à celles dans lesquelles les ascètes se trouvent.

---



## Conclusion

---

I. — Les phénomènes de stigmatisation sont susceptibles d'intéresser les médecins et les psychiatres. Indépendamment de toute considération religieuse, il est permis d'étudier objectivement tous ces faits et d'en tirer des conclusions, puisque leur origine surnaturelle est souvent contestée par les autorités ecclésiastiques elles-mêmes.

II. — Ces troubles s'observent quelquefois chez des hystériques. D'autres fois, en dehors même, de tout symptôme d'hystérie, ils sont le résultat de suggestion. Ils disparaissent par le même mécanisme.

III. — Les pratiques ascétiques, et les contemplations extatiques qui sont courantes dans les milieux religieux, constituent des conditions émotionnelles et épuisantes, favorables à l'éclosion de ces phénomènes.

IV. — Mais il ne suffit pas de démontrer chez des stigmatisés, l'action de la suggestion sur l'organisme ; faut-il encore se demander comment une idée peut se transformer en action sur le système végétatif.

C'est, en somme, le problème de la nature de l'hystérie, puisque dans cette psycho-névrose l'action du psychisme sur la vie végétative trouve son expression la plus forte.

Or, si les idées de BABINSKI sur le pithiatisme sont aujourd'hui presque universellement admises, il n'en reste pas moins à expliquer comment l'auto-suggestion produit tous ces troubles morbides. Tout médecin est capable de diagnostiquer l'hystérie, mais il lui est impossible d'en donner une définition exacte. C'est ce qu'affirmait Lasèque quand il disait que « la définition de l'hystérie n'a jamais été donnée et ne le sera jamais ».

Affirmer une telle assertion, c'est méconnaître la valeur et le pouvoir de la Science. Je crois au contraire qu'il faut intensifier nos recherches dans ce domaine merveilleux et encore presque complètement inexploré des « facultés psychiques ».

Le problème de l'action de l'Idée sur le Corps est posé depuis longtemps. Il importe de chercher pour en trouver les solutions.

---



